

**PAROLES DE PRETRES :
UN APERCU DES PRATIQUES RELIGIEUSES CATHOLIQUES EN NORMANDIE**

*« Nous partons du dehors parce qu'il est seul immédiatement donné,
mais c'est pour atteindre le dedans. »*

Durkheim

(article paru dans la revue : Cellule GRIS, n°8, octobre 2002.)

Dans le cadre du cours annuel d'épistémologie/méthodologie de Licence de sociologie que j'ai eu le plaisir d'animer à l'université de Rouen de septembre 1997 à février 2002, des étudiants sont notamment allés interviewer des prêtres sur l'évolution des pratiques et croyances religieuses dans leur paroisse¹. L'objectif de cet article est de rapporter l'essentiel des travaux, en développant au final quelques interprétations relatives à la sécularisation de la société française². Le protocole d'entretien proposé aux étudiants est reproduit ci après. Je n'avais pas donné de consignes précises pour trouver un prêtre. Sur un total de 28 entretiens, 9 ont été réalisés sur Rouen (dont 3 avec un même prêtre retraité, et particulièrement bienveillant...). Pour le reste, des entretiens ont été effectués à : Sotteville, Franqueville St Pierre, Déville, Petit Quevilly, St Etienne du Rouvray, Elbeuf, Barentin en Caux, Conches, Trouville la Haule, Le Neubourg, Val de Reuil, Neuchâtel en Bray, Vernon, Forge les Eaux, Notre Dame de Gravenchon... La dispersion des lieux traduit, pour une bonne part, celle des lieux de résidence des étudiants et de leurs parents.

Les titres des travaux manifestent assez bien leur investissement dans ce travail. Cela va des plus scolaires : « Objet du devoir : entretien d'un prêtre catholique sur le thème de la déchristianisation », « Pratique de l'entretien », « Dossier d'épistémologie », « Travail de terrain : Entretien avec un prêtre », etc., à des titres plus problématisés du type : « Analyse de l'adaptation du monde clérical à la société moderne », « La crise du christianisme », « Catholiques en rupture ? », « La déchristianisation et la crise des vocations au sein de l'Eglise catholique », ou encore à des titres littéraires, cinématographiques, voire humoristiques : « Les confessions d'un prêtre », « Rencontre avec le dernier des Mohicans », « Un curé dans la ville »...

**Licence de sociologie, Université de Rouen
Cours d'épistémologie, méthodologie de Mr Soulié
Année 2000/2001**

PRATIQUE DE L'ENTRETIEN

¹ Ce travail d'entretien avait été précédé par des observations d'office religieux (cf. Soulié, 2000).

² A la suite de chacun des entretiens cités plus longuement, j'ai reproduit le nom des étudiants les ayant réalisés. Je les remercie vivement, ainsi d'ailleurs que les prêtres interviewés, pour leur collaboration à ce travail. Plus généralement, je remercie l'ensemble des étudiants pour tout ce qu'ils m'ont apporté lors de mes années d'enseignement au département de sociologie de l'université de Rouen. De même, je remercie les personnes suivantes pour leur lecture : Bensaâdoune Yamina, Divay Sophie, Kalinowski Isabelle,

Afin de concrétiser mon enseignement d'épistémologie/méthodologie et recueillir des informations relatives à la vie religieuse en Normandie, je vous propose un exercice consistant en un entretien enregistré avec un prêtre catholique de votre choix. Vous travaillerez en binôme et rendrez un travail pour deux. Dans la mesure du possible, essayez de constituer des binômes socialement contrastés (homme/femme, croyant/non croyant, chrétien/non chrétien, urbain/rural, etc.). Il est impératif que les deux personnes fassent le travail de terrain ensemble, chaque binôme interviewant un prêtre différent.

Après lui avoir demandé de se présenter (âge, lieu de naissance, profession des parents, formation scolaire, trajectoire professionnelle, etc.) l'objectif de l'entretien est que le prêtre dresse un état de la pratique religieuse sur sa paroisse. L'idéal serait de disposer d'approximations portant sur le % de messalisants (= participants à la messe du dimanche), baptêmes religieux, mariages religieux, enterrements religieux, enfants de dix ans inscrits au catéchisme, etc., dans la ou les paroisses considérées. A défaut de pourcentages, les effectifs annuels pour les baptêmes, mariages et enterrements religieux pourront vous intéresser, attendu qu'ils sont comparables avec ceux enregistrés à la mairie.

Après avoir discuté des écarts entre ces différents effectifs ou pourcentages, vous centrerez l'entretien sur les messalisants, en demandant au prêtre en quoi ils se distinguent de la population globale de la paroisse. Ensuite, vous lui demanderez s'il distingue des groupes chez les messalisants ou pratiquants (existence d'une typologie ?) et si ceux-ci ont des comportements et demandes religieuses spécifiques. Enfin, et si le prêtre est suffisamment âgé, vous l'interrogerez sur l'évolution des pratiques religieuses sur 10/20 ou 30 ans, en lui demandant comment il les interprète. Pour conclure, vous aborderez le problème de la crise des vocations chez les prêtres et ses raisons.

L'objectif est de faire décrire précisément les pratiques religieuses, en les comparant si possible à vos propres observations et à celles d'autres informateurs. De manière générale, évitez le « discours sur » et centrez l'entretien sur les pratiques, le métier, etc. Ce n'est qu'à la fin que vous aborderez la question du « pourquoi », de la « sécularisation », etc. N'hésitez pas non plus à lui demander s'il connaît des sources, des enquêtes, des statistiques relatives à ces questions, et procurez-les vous. Ce sont là quelques-unes des lignes directrices possibles. A vous d'adapter le guide d'entretien à chaque interlocuteur. A vous de trouver le lieu où ils sont les plus savants, les plus intéressants, en fonction notamment de la trajectoire de chacun.

Recommandations pratiques : prévoyez une plage d'entretien d'une heure, une heure et demi, pour vous comme pour le prêtre. Ayez au moins trois heures de cassette et des piles de rechange. N'hésitez pas à prendre des notes en cours d'entretien pour effectuer des reprises, demander des précisions, etc. Garantissez l'anonymat le plus strict. Dès la fin de l'entretien, écrivez à chaud ce que vous avez ressenti.

Le travail à rendre se présentera ainsi :

I Dans la première partie, chaque étudiant parlera de son rapport à l'objet, de ses attaches éventuelles (si vous êtes croyant, pratiquant, ou si quelqu'un l'est dans votre entourage, inversement si vous êtes athée militant, indifférent, d'une autre religion, ou encore si vous habitez ce village, si le prêtre vous connaît, etc.). N'oubliez pas non plus de parler de votre éprouvé subjectif (angoisse, peur, étrangeté, familiarité, etc.). C'est à cette condition que vous réussirez à contrôler au mieux votre rapport à l'objet.

II Vous décrierez ensuite la manière dont vous vous y êtes pris pour choisir et rencontrer ce prêtre, les échecs rencontrés, les refus, les conversations téléphoniques préalables, etc., en étant le plus précis possible. N'oubliez pas de décrire le prêtre lui-même, son physique, son habillement, sa manière de se tenir, de vous parler, le cadre et les circonstances de l'entretien, etc. Tout cela peut et doit servir à l'analyse. De même, rapportez précisément ce que s'est dit avant et après l'entretien enregistré. Décrivez aussi le moment de la rencontre, comme celui de la séparation. La tenue d'un journal de terrain est recommandée.

III L'entretien retranscrit intégralement suivra. Mentionnez les rires, émotions, incidents divers. Si coupure, les signifier et les justifier. Si nécessaire, mettre en gras les phrases clefs de l'entretien.

IV Puis vous analyserez l'entretien en lui trouvant un titre condensant l'idée principale qui en ressort (des sous-titres sont possibles aussi dans l'analyse). Evitez le résumé ou la simple paraphrase et fournissez au lecteur des outils, clefs, etc., pour l'interpréter, en faire la critique (au sens de la critique des documents, telle que la pratiquent les historiens notamment). Il faut donc aller au-delà du contenu brut et informatif de l'entretien en mobilisant une interprétation, des concepts sociologiques opératoires, c'est-à-dire qui permettent de mieux « comprendre » les propos de ce prêtre. Et il est évident que c'est en mobilisant d'autres données issues de

l'observation, d'entretiens complémentaires réalisés avec des informateurs, de vos lectures, etc., que vous réussirez à prendre des distances par rapport aux propos recueillis et à mieux les comprendre. Lisez aussi attentivement l'article ci joint (« Des apprentis sociologues à l'église »), explorez sa bibliographie et notamment l'ouvrage du chanoine Boulard, ainsi que l'article de Djider et Marpsat mentionné page 61, qui vous fournira des statistiques nationales relatives aux pratiques religieuses.

De même, lire les entretiens réalisés par les autres binômes ou en parler avec eux lors de votre analyse ne pourra qu'être profitable, attendu que cela vous permettra de comparer, relativiser, positionner les informations recueillies (cf. pensez au schème : Position / Prise de position), et finalement de commencer à construire votre objet en mobilisant un premier système d'oppositions. En conclusion, rapportez vos étonnements et découvertes, dites ce que vous a apporté ce travail, faites en la critique, proposez des prolongements possibles, etc. Si des travaux sont de qualité, une publication dans le Journal des Licences est possible. Ce qui suppose que le tout soit rédigé sur informatique (Word de préférence S.V.P !). Ce travail est à rendre pour le jeudi 30 novembre 2000.

Bon courage !

L'accueil des prêtres a, en général, été fort bon. Mais il est clair qu'on entendra seulement la parole de ceux qui ont bien voulu recevoir les étudiants... Les thèmes abordés lors de l'entretien (évolution des pratiques religieuses, crise des vocations, sécularisation, etc.), autant de sujets éventuellement douloureux, ont pu susciter des réflexes de défense de la part des enquêtés. Mais il est apparu aussi que certains prêtres portent un regard quasi sociologique sur ces phénomènes. Le fait est particulièrement sensible dans les zones les plus populaires, et tout laisse penser que la gestion par l'évêché de son personnel religieux soit, sur ce plan, relativement rationnelle. La sensibilité sociologique de ces prêtres semble s'expliquer par leur formation antérieure (certains ont parfois étudié un peu de sociologie), comme par leur trajectoire sociale et professionnelle. Avoir connu des paroisses diversifiées, être né de parents provenant de milieux ou de religions différents, etc., tendent manifestement à développer les capacités de distanciation, comme d'analyse critique. A l'inverse, certains prêtres âgés sont apparus comme peu informatifs, plus moralisants, et en un sens plus traditionnels, ce qui peut à nouveau être rapproché de leur trajectoire professionnelle. La majorité des prêtres rencontrés est née en Normandie et un peu moins de la moitié (principalement les plus âgés) est passée par le petit séminaire. Enfin du côté des enquêteurs, c'est-à-dire des étudiants, il semble qu'une petite moitié d'entre eux se déclarent plus ou moins croyants. Mais la pratique effective est rare.

Un noyau de fidèles vieillissant et en diminution constante

La Normandie est une « vieille terre catholique ». Mais comme dans le reste de la France, la pratique s'effondre. Néanmoins, cette baisse est difficile à évaluer précisément, tant les statistiques récoltées par les étudiants sont éparpillées et approximatives. Concernant la paroisse St Gervais de Rouen par exemple, le nombre d'enfants baptisés, comme celui d'inscrits au catéchisme d'ailleurs, a chuté de moitié en dix ans. Le nombre de mariages religieux baisse aussi. Par contre : « *Des enterrements, il y en a toujours presque autant. Oui... Parce que la mort arrive, et c'est pas facile de ne pas l'entendre.* » De manière générale, les prêtres « font » plus d'inhumations que de mariages³. Ainsi, à St Etienne du Rouvray : « *Ce qui marche le mieux, c'est les inhumations. (...) Et de fait dans les quartiers populaires comme ici, c'est pas les plus pratiquants.* » Même constat en milieu plus rural à Conches, dans

³ Concernant le département de l'Eure (diocèse d'Evreux), on sait que pour la période 1994/1995, le nombre moyen de baptêmes par prêtres et diacres s'élevait à 40, d'obsèques à 25 et de mariages à 12. (Source : Statistiques pour Rome, Diocèse d'Evreux)

l'Eure, où le nombre d'enfants inscrits au catéchisme « a diminué de façon colossale » (de 400 par an à la fin des années 1960, à 200 aujourd'hui). Parallèlement, les baptêmes sont passés de 120 à 30, mais 80% des enterrements se font toujours religieusement.

L'assistance dominicale à la messe baisse aussi. Ainsi à Trouville La Haule dans l'Eure : « Pour la pratique, on est dans une moyenne de diocèse qui est de 5 à 6% de pratiquants réguliers. Et si on prend pratiquants dans un sens large, les gens qui viennent j'dirais en dehors des grandes fêtes hein, on arrive à 10%. » De même à Forge les Eaux, en Seine Maritime, on compte un peu moins de 5% de pratiquants réguliers. Toujours sur cette paroisse, deux jeunes prêtres ont réalisé une enquête pour trouver un nom à la nouvelle paroisse, « repérer les besoins des gens qui viennent à la messe et aussi pour accomplir telle ou telle tâche au service de la paroisse », etc. Afin de couvrir l'intégralité de cette nouvelle paroisse, l'enquête a été conduite auprès du public de six offices différents. La distribution par âge des fidèles (n=267) intéressait particulièrement les prêtres. Si on ôte les enfants, « qui sont de moins en moins nombreux », elle est la suivante : 15-25 ans : 23 (soit 8,6%), 25-40 ans : 29 (soit 10,9%), 40-60 ans : 76 (soit 28,5%), 60 ans et plus : 139 (soit 52%). Commentaire du prêtre : « Très impressionnant ! Pour nous, ça nous a fait un peu un choc. »

« Quand une personne décède, bon ils sont rarement remplacés. »

Le constat est le même dans une banlieue populaire : « Alors c'est un public, si on peut parler de public, plutôt féminin, assez âgé globalement, c'est-à-dire entre la cinquantaine d'années jusqu'à 80 quoi ! Oui, il y a quand même un contingent assez important de personnes âgées dans l'ensemble. Il y a assez peu de gens dans la force de l'âge, la tranche 30-50 est très peu représentée et encore moins en dessous (...) Bon pour la majorité ce sont des retraités, hommes et femmes surtout. (...) mais c'est vrai que la pratique religieuse a tendance à baisser considérablement. Surtout dans une assemblée de personnes âgées. Quand une personne décède, bon ils sont rarement remplacés. Ca va plutôt vers le bas que vers le haut, c'est évident. (...) Mais j'ai constaté par exemple qu'au repas des anciens de Z, il y avait 650 personnes. Si ce monde là était présent à la messe le dimanche, il faudrait agrandir l'église ! » (Deflandre Anne, Hinfrey Stéphanie)

La jeunesse déserte donc les églises et un prêtre décrit ainsi le comportement des jeunes : « On voit des gens évoluer à leur manière de se placer dans l'église. Ils s'avancent ou ils reculent, il y en a aussi.... Les jeunes par exemple, ils reculent. Au début, ils sont devant parce qu'ils sont au caté. Puis, au fur et à mesure que les années avancent, eux ils reculent. Et puis à un moment donné, ils se retrouvent dehors (rires) ». S'adressant au pape en janvier 1997, le cardinal Pierre Eyt, archevêque de Bordeaux, écrit : « Il apparaît que la sécularisation a gagné en profondeur et en nouvelles couches sociales au cours des décennies, voire des années les plus récentes. D'une façon générale, et sans omettre bien des phénomènes qui doivent nuancer ce point de vue global, les enfants et les jeunes (jusqu'à trente cinq ans) paraissent absents de la vie visible habituelle de l'Eglise (par exemple, la pratique dominicale paroissiale). Certes, j'ai présente à l'esprit la proportion des enfants catéchisés. Dans notre région, comme dans l'ensemble du pays, il s'agit d'une moyenne de 40%. (...) De telle sorte qu'on peut écrire : au point de vue religieux, le clivage le plus net n'est pas celui des classes sociales, mais celui des générations. »

Ce clivage est particulièrement préoccupant pour l'Eglise catholique, qui à terme risque de se retrouver sans pratiquants du tout. Et il ne semble pas que les grands rassemblements

ponctuels émotionnels du type des J.M.J (Journées Mondiales pour la Jeunesse)⁴ et la « mentalité pèlerine » des nouvelles générations permettent d'enrayer ce processus. *« C'est vrai que pour les jeunes, il n'y a pas forcément de pratique dominicale régulière. C'est plutôt des fois occasionnelles (sic). Et les jeunes aiment beaucoup se rassembler en temps forts. Et on va avoir en tête les Journées Mondiales de la Jeunesse, on va avoir les journées diocésaines. Parce que c'est comme un souffle nouveau. C'est bien quand on se retrouve à mille, deux mille, trois mille ou deux millions. Et on se dit : « On est pas tout seul. » Ca re dynamise... Quand on revient dans sa paroisse, on se retrouve à deux ou trois. L'effet est un petit peu... Ca peut être perçu négativement. Alors les jeunes aiment bien vivre les temps forts. Mais le défi de les accompagner là, c'est de dire que la foi ne vit pas que de temps forts. (...) mais l'essentiel, c'est la vie de tous les jours, au travail, à l'école, dans sa famille, avec ses copains. Et c'est là que se vit la foi. C'est un éternel défi d'accompagner les jeunes et de leur proposer leur foi. Mais on s'aperçoit que là aussi, par rapport à l'éducation de la foi des jeunes, il y a un manque terrible. De l'ignorance religieuse des générations d'aujourd'hui, liée aussi à l'ignorance et à la culture religieuse des parents. C'est évident. (...) beaucoup disent qu'ils croient, mais sans savoir en quoi ils croient. Quelles sont leurs origines dans la foi et les connaissances rudimentaires de la vie de l'Eglise et de l'Evangile. »* (Hébert Aurélie, Lenoir Marie Agnès) Concernant le décrochage religieux des nouvelles générations, un prêtre parlera même « d'inculturation religieuse ». Dans une banlieue populaire: *« Ici, il n'est pas rare que des enfants inscrits au catéchisme ne sachent pas que Noël est une fête pour célébrer la naissance du Christ. Aujourd'hui, on en est là. Je crois qu'au niveau culturel, on est plus capable de comprendre ses racines. »* De même, le symbole de la croix ne signifie rien pour nombre de jeunes, qui ne font plus le lien avec la crucifixion du Christ.

Le public des offices religieux est donc de plus en plus clairsemé et vieillissant et on y remarque une forte présence féminine. Ce qui à nouveau n'est pas sans poser problème à certains prêtres, qui peuvent y lire comme une forme de dévalorisation symbolique de la religion, et plus généralement du spirituel, dans notre société souvent qualifiée de « matérialiste ».

La religion, une affaire de femmes ?

« J'ai remarqué dimanche à la messe, qu'il y avait beaucoup plus de femmes par rapport au nombre d'hommes. C'est un fait ou... - Ben, c'est une remarque d'étudiant en sociologie ça ! C'est évident que c'est un des problèmes de l'Eglise. Il y a dans l'esprit actuel que le monde spirituel, le monde de Dieu, que les femmes y sont davantage portées que les hommes. Et c'est relativement général en Occident. Alors bon, c'est inquiétant si les responsables de la politique, de l'économie et de la culture, ne sont pas intéressés par cette question fondamentale... C'est que l'Eglise est à côté de ses pompes. (Vital Vanessa, Lapeyronnie Yann)

« Et comment expliqueriez vous ça, le fait qu'il y ait plus de femmes ou de personnes âgées ? – Comment l'expliquer, je ne sais pas trop moi. Je ne me pose pas trop de questions de ce genre là. C'est un fait certes. Mais après, il y a le côté ridicule des hommes, qui pensent que c'est fait pour les gosses, ou les bonnes femmes. Mais ça, c'est parce qu'ils ont rien compris. – Le côté ridicule des hommes ? Vous voulez dire quoi ? -Oh, parce que quand on est un homme, n'est ce pas, tout ça c'est pas le côté... Voyez ? Vous avez qu'à regarder, quand on

⁴ Selon un interviewé, 500 jeunes du diocèse de Rouen (ah, l'attraction des chiffres ronds...) auraient participé aux J.M.J de Rome. On peut penser que ces « temps forts » attirent un profil particulier de jeunes.

leur parle de mort, ils ne croient pas en toutes ces conneries là. Vous êtes bien d'accord avec moi ? - Surtout chez les jeunes, on l'entend beaucoup. – Oh vous savez, même dans le milieu adulte... C'est tellement plus facile de critiquer, que d'essayer d'accueillir. – C'est une peur, c'est quoi ? C'est la peur du ridicule qui ferait ça ? – Une bonne partie oui. Le paraître devant les autres. – Toutes les catégories d'âge ? Ou euh, tout le monde a le même regard moqueur ? – Oui, le côté ridicule. Parce qu'il faut aussi le temps de trouver. Bon bah, si ça ne te concerne pas, bon bah tu t'écrases. Mais c'est pas la peine d'en rajouter. Oui, on me demande d'être indulgent. Mais je demande aussi un peu de tolérance, qu'on me respecte aussi. Voyez ? » (le ton de la voix est un peu triste, mais on pourrait dire aussi qu'il est également en colère face à ces critiques) (Philippe Serge, Rosette Pascale)

Le guide d'entretien suggérait d'interroger les prêtres sur une éventuelle typologie de leur public. La distinction entre pratiquants (réguliers ou non, et plus ou moins ritualistes) et demandeurs occasionnels de rites est revenue fréquemment : « *Si tu fais une célébration avec des jeunes parents avec leurs enfants pour les fêtes de Noël, tu peux avoir plein, plein, plein de monde. Et les gens vont venir quatre fois dans l'année uniquement pour une relation parent-enfant, avec une démarche chrétienne. C'est-à-dire que c'est une catégorie aujourd'hui qui se réunit par circonstances et en fonction de ce qu'ils sont quoi. C'est-à-dire qu'il faut que ça leur cause. Et puis après tu as un peuple chrétien qui est plus vieillissant, qui est fidèle à ce que l'Eglise a toujours proposé quoi. Mais c'est de l'ordre de la transposition. C'est ce que je te disais tout à l'heure. C'est-à-dire qui est de l'ordre de la répétition. Et par fidélité, je le ferai toujours. Cela fait vivre, ce sont des repères, ça rend heureux et je pratique pour cela. Donc t'as vraiment deux catégories. Et puis après, t'as une grosse quantité de gens qui ont besoin de fêter les rites de passage. Comme la société propose pour ainsi dire pas grand chose pour fêter les rites de passage : la naissance, la mort, l'adolescence... Cela fait partie des grands archétypes humains. Il faut bien trouver un lieu pour fêter cela. Donc, on utilise l'Eglise pour le faire. Mais on est content qu'ils utilisent l'Eglise. Pour nous, c'est un lieu de prise de contact avec ces gens. » (Fauconier Adélaïde, Le Roux Aurore) Certains prêtres distinguent ainsi entre une « *Eglise communauté* », où les liens entre fidèles seraient d'une intensité tant spirituelle qu'affective plus intense qu'autrefois (notamment en raison de l'effondrement de la pratique, qui tend à en faire une pratique minoritaire), et qui rassemblerait plutôt un public de personnes âgées et de familles catholiques traditionnelles, et une « *Eglise périphérique* », caractérisée par une demande ponctuelle de rites, et qui serait plutôt le fait de « *chrétiens d'occasion* » ou de « *demandeurs occasionnels* ». Pour décrire ces conformistes saisonniers, un prêtre parlera même de « *chrétiens à quatre roues* », ou « *à roulettes* ». Ceux ci entreraient donc à l'église en poussette pour le baptême, pour au final sortir en cercueil...*

Chrétiens avec ou sans air bag

Poursuivant la métaphore du véhicule, un prêtre parle des conformistes saisonniers : « *Alors, qu'est-ce qui fait qu'ils se rattachent quand même à l'Eglise ? Là, je ne sais pas. C'est peut être parce que c'est familial, comme on entend souvent dans les baptêmes : « Ben, on baptise notre enfant, parce que ça s'est toujours fait. C'est la tradition. » Oui mais encore ? Bon c'est pas mal... Car je dirai à la limite, les gens qu'ont reçu que ça par exemple, qui ont été baptisés simplement et qui n'ont jamais eu de caté : ils ont un enfant, ils le font baptiser. Bon, je dirai qu'il n'y a pas de déperdition. - Ca amène de l'eau au moulin ? - C'est surtout qu'ils*

n'ont reçu que ça et qu'ils le transmettent. Je dirais, c'est déjà pas mal. Ils ont déjà fait l'effort de... Ils pourraient très bien ne pas... Cela fait un chrétien de base ! - (En riant) Oui, bon y a pas les options, c'est sûr, mais bon. Nous après notre travail, c'est de leur faire découvrir qu'il y a autre chose mais... - C'est un chrétien de série sans les options ? - Oui, c'est le modèle de base. C'est vrai, ça coûte pas cher. Mais bon... Il n'y a pas les air bag... » (Monnier Alexis, Matura Evangéline)

Un baptême de moins en moins suivi d'effets

Concernant le baptême justement, il semble qu'en France on baptise encore près de 80% des enfants. Mais le nombre de catéchisés a considérablement diminué. Ainsi le plus souvent : « *on fait le minimum, le baptême* ». Mais il n'y a plus de « *matière* » après, les baptisés laissant alors enfouie, comme le dit la théologie, la « *grâce reçue dans leur enfance* ». Un prêtre d'une banlieue populaire, où le nombre d'inscrits au catéchisme a été divisé par deux en dix ans, dira : « *Alors quels sont les enfants qui vont au catéchisme ? Il y a 30 ans dans une classe de 30 enfants, il y en avait 4 ou 5 qui n'y allaient pas. Maintenant, c'est 4 ou 5 qui y vont dans une classe de 30. (...) Sur cent baptêmes qu'on peut faire, pas plus de 10 enfants vont aller au catéchisme huit ans après, à l'âge de l'entrée au catéchisme. Malgré l'engagement des parents qui, le jour du baptême, ont dit : « Oui, nous nous engageons à lui donner une éducation religieuse. » (Hébert Aurélie, Lenoir Marie Agnès) Cet effondrement du catéchisme explique sans doute aussi « l'inculture religieuse » des nouvelles générations (thème qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les propos des enseignants relatifs à leur public...). Même son de cloche, - si l'on peut dire -, chez un de ses collègues, officiant lui aussi dans une paroisse populaire, comptant de 30 à 40% d'enfants baptisés : « *Il y a 20 ans, on se trouvait dans une situation où la majorité des gens était encore baptisée, donc tous les enfants allaient au catéchisme. Je ne dis pas que c'est partout pareil. C'est sûr que si vous allez à Mont St Aignan ou à Franqueville St Pierre, vous n'aurez pas forcément la même chose que dans une banlieue comme ici. (...) Aujourd'hui, beaucoup de parents disent : « Tu vas faire ce que tu veux. » Et si vous laissez le choix à un gamin d'aller taper dans un ballon de foot ou d'aller au caté, c'est normal, il va tout de suite choisir d'aller taper dans un ballon. » (Mignon Julie, Levasseur Sylvain)**

Cette absence de suite après le baptême, que certains parents demandent notamment « *pour avoir une protection* », ou faciliter le mariage (religieux) de leurs enfants, irrite néanmoins certains prêtres : « *Le baptême, c'est une des querelles avec les parents qui demandent à baptiser leurs enfants. Ils pensent que le baptême est un droit. Le problème est de savoir s'ils comptent élever leurs enfants dans la foi. S'ils ne veulent pas, et bien je vais jusque dans un extrême en disant qu'ils les baptisent pour rien. Même si c'est faux. Les enfants doivent connaître le but de la religion. Les parents doivent les informer dans la petite enfance. On leur apprend bien à se moucher et à se tenir à table. On peut leur apprendre, ou plutôt leur parler de Jésus... (silence). En quelque sorte, que cela fasse partie de leur éducation. C'est ça qui compte le plus. » (Aalilat Laila, Ait Sidi Moh Lala Saadia) Se pose alors un problème théologique classique, soulevé depuis longtemps par les protestants anabaptistes, mais que le catholicisme doit prendre en compte aujourd'hui : « *Si les personnes ont fait baptiser leurs enfants en disant : « On fait baptiser et ensuite il choisira. » Je dis : C'est malhonnête de faire ça, car c'est pas la liberté. Il y a déjà un choix au départ. Il est baptisé, il est pas bouddhiste, il est pas... Et du coup, c'est malhonnête de faire ça. Et je le dis aux gens : Ah bon, pourquoi vous dites ça ? En leur disant qu'ils ont déjà fait un choix pour lui. Donc, vous ne pouvez pas**

dire qu'il est libre. Il n'est pas libre, il est plus libre. Assumez votre choix de parents, d'éducateurs et donnez lui la possibilité d'assumer ce choix que vous faites pour lui. Et du coup, on voit les choses autrement. » (Bouaziz Nora, Celebi Dilek)

Cette rupture dans la transmission familiale de l'héritage religieux se fait notamment au nom du libre arbitre de l'enfant, qui a de plus en plus son mot à dire: *«engager un enfant sur quatre ans, sur un cycle, aujourd'hui, c'est très difficile. Parce que l'enfant vient au catéchisme, des fois parce que c'est lui qui veut venir. Parce que ses copains y vont. Mais pas forcément parce que ses parents veulent l'y envoyer. Donc l'enfant peut changer d'avis au cours des quatre années, les parents vont le laisser. Donc c'est beaucoup plus mouvant. Bah ! Oui, parce qu'on est dans une société de consommation. Enfin, ce n'est pas péjoratif quand je dis ça. C'est-à-dire : je prends dans le supermarché de la vie ce qui m'intéresse au moment où j'en ai besoin. Je remplis mon caddie et je vais faire mon supermarché du sens. Et donc les familles font pareil avec leurs enfants. Et en fonction de si mon enfant ne s'y plaît pas, pourquoi je le laisserai ? On est à nouveau dans la durée et dans la question de la transmission. Donc je pense que la forme de catéchisme va changer. (...) On parle dans l'Eglise, tous maintenant, de formation permanente. Du catéchisme à tous les âges de la vie. Et pas quatre ans seulement durant l'enfance. »* (Fauconnier Adélaïde, Le Roux Aurore)

Ces quatre années d'éducation religieuse sont d'ailleurs parfois jugées trop longues: *« il y a aussi les parents qui volontairement veulent pas que leur enfant fasse quatre ans. Donc ils les inscrivent qu'en troisième année : bon, on va pas les refuser. -Comment vous percevez ça, le fait qu'il y en ait qui partent au milieu des quatre années ? - C'est un phénomène normal en fait. C'est... La foi, c'est une proposition. Donc c'est normal que certains se sentent pas touchés par ça.»* (Monnier Alexis, Matura Evangeline) Manifestement, le rapport de forces entre clercs et profanes s'est largement inversé, la foi devenant de plus en plus *« une proposition »*, ou une matière *« à options »*, que le sujet serait libre d'accepter ou non: *«- Est ce que vous parlez à vos pratiquants de la baisse des pratiques ? Et aux grandes fêtes, le faites vous remarquer à ceux qui ne viennent là que de manière épisodique ?- Je fais attention à ne pas gémir sur ce problème. Au contraire, les gens qui sont là, il faut les encourager. C'est vrai qu'au moment où les gens viennent, je me garde bien de les « engueuler ». Il y a des gens qui ne viennent que très rarement, ce n'est pas le moment de les engueuler. »* (Bous Steve)

«respecter la liberté des gens »

Au final, les marges de manœuvre de l'Eglise catholiques paraissent singulièrement limitées, le prosélytisme sectaire servant notamment de repoussoir. Voici ce qu'en dit un jeune prêtre d'origine rurale et ouvrier exerçant dans une banlieue populaire : *« Et après, il y a d'autres façons de faire, mais qui ne sont pas pratiquées ici sur la paroisse : chanter dans la rue, etc. Après, c'est limite... Enfin je n'aime pas trop, c'est un peu du prosélytisme. - Parce que c'est quoi pour vous le prosélytisme, qu'est ce qui vous gêne dans le prosélytisme ? – Bah, c'est imposer à tout crin sa foi à des personnes. Ce qui me gêne dans le prosélytisme, c'est de ne pas respecter la liberté des gens. Et là, la liberté c'est que si on a pas envie de rencontrer ce que c'est que la foi, quelle quel soit, bon voilà c'est un choix. On a pas à dire : Mais si ! Venez ! En même temps, il ne faut pas que sous prétexte, sous couvert de cette liberté, on ne fasse rien. C'est-à-dire que j'attends chez moi que ça se passe, juste deux ou trois enterrements arrivent, en me disant qu'avec un peu de chance, on pourra en récupérer un ou deux... Non. Mais c'est pouvoir intelligemment faire un travail missionnaire. – C'est quoi finalement le juste milieu qu'il faut trouver entre ne rien faire et en faire trop ? – Justement,*

c'est ce que je disais. C'est faire des propositions qui soient valables et qui, comme on dit, qu'il y ait du goût. C'est à dire qui soient intéressantes. Mais qui ne soient pas des impositions. C'est à dire proposer. (...) Comment proposer la foi à nouveau à des personnes qui l'ont perdue ? (...) C'est à dire que si l'on se contente de parler, au bout d'un moment ça lasse. Et si on pratique ce qu'on dit, ça a forcément plus d'impact. (...) Sinon c'est facile. Enfin on prend un quartier, on le boucle et on dit qu'on va faire tous les étages. Ca, c'est les Témoins de Jéhovah. C'est les systèmes sectaires qui font ça. Mais non, ça fait partie des propositions, être acteur dans un quartier, faire partie des instances de la vie associatives avec l'A.C.M, etc. Ca, c'est important. (...) parce que la vérité du quartier fait que si on est pas assez attentif aux questions sociales, d'insertion, de la banlieue comme on dit, même s'il n'y a pas une banlieue, mais différents quartiers, bah, on passe à côté de notre mission qui est de rencontrer les gens et d'être témoins par ce biais de Jésus Christ qui est notre mission principale. Et c'est pas vrai dans toutes les paroisses, car les paroisses comme les paroisses rurales n'ont pas du tout ce même genre de problème. » (Bouaziz Nora, Celebi Dilek)

Des usages profanes des rites religieux

L'usage que les profanes font des rites religieux soumet aussi le clergé à rude épreuve. Ainsi, on remarque que non seulement le nombre de mariages religieux baisse, mais l'incrédulité progresse chez ceux qui le demandent. Le phénomène apparaît notamment lors des « préparations au mariage » : « Par exemple, quand des jeunes viennent se marier, je leur dis : « Bien, qu'est ce que vous faites dans l'Eglise, que venez vous y chercher ? » Surtout quand ils n'ont pas de pratiques religieuses... Alors là, ils ne savent pas quoi répondre. » Ce qui provoque parfois une certaine exaspération, notamment quand le prêtre a la sensation d'être instrumentalisé.

« On a vraiment l'impression d'être le druide de service. »

Un jeune prêtre officiant dans une paroisse bourgeoise raconte: « Ca m'arrive souvent de dire aux maires : Si un jour vous faisiez bien votre boulot, nous ça nous rendrait service. Parce qu'on aurait moins de jeunes qui viendraient en disant : « Bah, vous savez à la mairie, ça dure à peine dix minutes. Au moins à l'église, on en prend pour trois quarts d'heure. On a vraiment l'impression de faire la fête ». S'il y avait un mariage à la mairie qui prenait un peu d'ampleur, un certain nombre de jeunes ne viendraient pas à l'église. - Finalement, vous trouvez que c'est dommage que les jeunes viennent... - Non, je ne dis pas ça. Moi ça me passionne toujours de rencontrer des jeunes. Mais parfois, c'est l'occasion d'une véritable recherche commune à travers le mariage. On découvre un peu l'Eglise, on parle un peu de foi, ou de la foi que l'on a quittée. On discute, et ça c'est intéressant. Mais parfois, on tombe sur des jeunes qui viennent là parce qu'il faut se marier à l'Eglise. Mais qui sont absolument pas ouverts, ne serait ce qu'à une recherche... On a vraiment l'impression d'être le druide de service. Ca, c'est très désagréable. » (Bonay Sébastien, Renault Elodie)

Ce sentiment apparaît aussi lors des inhumations : « on a quand même pas mal d'enterrements sur l'ensemble de la paroisse et de temps en temps des gens qui sont au moins honnêtes de dire qu'ils le font pour le respect du défunt. Mais que eux, ils en ont rien à « foutre ». C'est sûr que là, il y a une difficulté. Il y a de quoi se poser des questions. »

Néanmoins, cette demande ponctuelle de rites est importante pour l'Eglise, qui reprend ainsi contact avec des populations éloignées d'elle. Parlant des inhumations, un prêtre dira : « *Vivant quelque chose de difficile, ils sont peut être là, j'allais dire plus sensibles à ce qui fait la part spirituelle de chacun d'entre nous. On est pas juste des sacs d'os. Donc, ça peut être aussi une occasion.* »

« Je ne suis pas marchand de cérémonies ! »

Un prêtre âgé, exerçant en milieu rural, s'insurge lui aussi contre cette instrumentalisation : « *L'église n'est pas uniquement un lieu de rites. C'est comme si vous donniez un cadeau, et qu'il n'y avait rien dans la boîte de ce cadeau. Je ne suis pas marchand de cérémonies ! Si j'ai consacré ma vie, c'est d'abord à quelqu'un qui est Jésus Christ, en qui je crois, et qu'en fonction de ma foi j'essaie d'en vivre. Parce que pour moi : croire et vivre sont deux mots que je peux pas séparer. Et c'est vrai pour tout homme. (...) Voyez, c'est la même chose dans une vie de couple. Si vous dites demain à votre époux : « Je crois des choses sur toi », je ne suis pas sûr que cela convienne. Il vaudrait mieux que vous disiez : « Je crois en toi. Je crois en toi, alors je vais lier ma vie à toi ». C'est du même ordre que la foi. C'est pour ça que je réagis sur le plan des rites. Je crois que c'est important de le dire, de le préciser. Que ma religion chrétienne, mon église, c'est pas uniquement un lieu de rites. C'est comme si le cadeau était vide. Vous comprenez ? S'il y a uniquement des rites et il n'y a plus l'essentiel : le « croire en ». Et que le « en » ça m'engage à agir dans la logique... Voyez ? Moi, c'est toujours ça qui me semble important et je n'ai pas consacré ma vie pour faire des cérémonies.* (Philippe Serge, Rosette Pascale)

Malgré le recul généralisé de la croyance, 80% des obsèques en France sont toujours religieuses⁵, l'Eglise ayant apparemment à faire à une demande de rites relativement incompressible. Et tout se passe comme si la mort (mais aussi le passé ou les enfants par exemple : cf. le cas du divorce) était difficilement soluble dans l'individualisme moderne et résistait par là au mouvement de « privatisation », « contractualisation » et « instantanéisation » de toute chose caractéristique de l'époque: « *Pour les obsèques, c'est vrai que ça a toujours existé. Parce que là, c'est une période où les gens sont confrontés au problème de la mort. Et personne n'est malin devant ce problème. Donc il y a encore ce réflexe de venir s'adresser à l'Eglise.* » Le besoin d'en passer par une « institution » se fait alors vivement ressentir : « *Comme disent les gens dans leur langage, - le leur -, de « passer par l'Eglise ».* C'est une précision importante ça : « *Passer par l'Eglise* ». L'idée de « *ne pas être enterré comme un chien* » est aussi revenue régulièrement dans les entretiens. Que l'on soit pratiquant ou non, il semble bien que la cérémonie religieuse « *aide à porter le deuil.* » C'est-à-dire qu'indépendamment du contenu idéologique plus ou moins (in)croyable véhiculé rituellement à cette occasion par l'Eglise (promesse d'une résurrection des corps, croyance en un Dieu juste et bon réparant finalement toutes les injustices terrestres, etc.), il existe une efficace propre des rites dans leurs aspects les plus matériels et collectifs. Ainsi, le fait de rassembler les proches du mort et d'effectuer toute une série de gestes ritualisés, bref tout ce travail de mise en forme collective, permet aux vivants de mieux vivre ce passage difficile. Il y aurait là un besoin de cérémonie, plus que de croyance, les rites étant apparemment conservés, mais comme vidés de leur substance religieuse canonique. On assisterait alors à

⁵ Cf. *Le Monde* du 01/11/00.

une sorte de recyclage de formes rituelles anciennes, mais qui seraient réinvesties autrement, l'esprit du temps rencontrant alors, pour parler comme Hegel, quelques difficultés pour se stabiliser et retrouver à nouveau son « chez soi » : « *Moi je vois, lorsqu'il y a une inhumation, lorsqu'on bénit le corps, y en a plein dont je sais qu'ils ne sont pas baptisés, qui vont quand même faire un signe de croix sur le cercueil. Alors qu'ils ont la possibilité de mettre la main dessus, ou bien de mettre une fleur, ou je ne sais quoi. Mais automatiquement, c'est un geste qui a perdu malheureusement de son sens. Parce que le signe de croix, c'est quand même l'insigne du chrétien. Alors bon pour d'autres gens, c'est qu'un geste. C'est simplement un geste.* » (Rabasse Stéphanie, Marques Aline)

Les profanes feraient alors preuve d'un utilitarisme tout à fait fonctionnel, la mise en crise et le « démontage » pratique du religieux opérés par l'histoire révélant que l'efficace et la vérité du rite se situe tout autant (voire plus) dans l'acte, et surtout dans le faire ensemble, que dans la croyance qui l'accompagne (le type de croyance investi par chacun étant sans doute extrêmement variable). Ce qui permet de poser concrètement la question des conditions sociales de la performativité des rites, comme des discours religieux⁶. Corrélativement, on assiste à une folklorisation, ethnologisation de la culture religieuse, qui se transformerait alors de plus en plus en « patrimoine », ou simple discipline d'enseignement⁷. Ainsi, on observe une muséification croissante des églises, comme des œuvres religieuses du passé (musique, peinture, arts sacrés, etc.) devenant de plus en plus des « biens culturels » destinés à être consommés esthétiquement, et non plus vécus et interprétés religieusement. Cette décontextualisation culturelle des œuvres n'étant pas sans rappeler ce que l'Occident fait déjà subir aux « œuvres d'art » issus des sociétés dites premières.

Du ritualisme au constructivisme

La moyenne d'âge des prêtres rencontrés est comprise entre 55 et 60 ans, ce qui est relativement proche du profil des prêtres incardinés dans le diocèse de Rouen (cf. tableau ci dessous). Un prêtre de moins de 40 ans explique: « *Et puis il y a des enfants quand on leur dit qu'on est prêtre, ils sont très surpris qu'il existe des jeunes prêtres. Parce qu'ils sont tellement habitués à voir... Ils pensent des fois que pour être prêtre, faut être vieux quoi.* » Cet âge élevé n'est d'ailleurs pas sans rappeler, comme en miroir, le public traditionnel des offices, à la différence près que si le public est majoritairement féminin, les prêtres sont uniquement des hommes. La messe pouvant alors être décrite comme un discours d'hommes (âgés) produit à l'attention de femmes (âgées).

Age	Effectifs	%
Moins de 39 ans	21	11,3%
De 40 à 49 ans	8	4,3%
De 50 à 59 ans	18	9,7%
De 60 à 69 ans	34	18,4%
De 70 à 79 ans	63	34%
Plus de 80 ans	41	22,2
Ensemble :	185	100%

⁶ Pour un exemple de « démontage » sociologique de la pratique rituelle (Bourdieu, 1982).

⁷ Cf. Le rapport récent de Régis Debray relatif à l'enseignement de la religion dans l'école laïque.

Répartition par âges des prêtres séculiers incardinés dans le diocèse de Rouen à la date du 1^{er} décembre 1998⁸

Source : Annuaire diocésain, 1999.

L'âge moyen des prêtres rencontrés étant relativement élevé, nombre d'entre eux pouvaient comparer les pratiques religieuses d'aujourd'hui, avec celles d'autrefois. Il apparaît alors que le problème de la participation, ou de l'implication subjective, personnelle, *etc.*, des croyants dans leur pratique, est ancien, même s'il se pose différemment aujourd'hui. Ainsi, nombre de prêtres expliqueront qu'avant, l'assistance à la messe était quasi obligatoire: « *Jusqu'à la guerre de 1939 et même jusqu'en 1945, l'église était pleine. Les gens allaient à l'église, parce qu'ils avaient la trouille (rires). Ne notez pas ça !* » Ce caractère contraint, ou obligé, de la pratique est repérable encore chez les paroissiens les plus âgés: « *On voit moins aujourd'hui, - on peut le voir encore chez les personnes âgées et peut être un peu plus dans la partie rurale - , des gens qui viennent euh... (silence) avec un certain... Un peu plus par habitude sociale, que par démarche de foi. Hein ? Ça peut se voir s'ils ne viennent pas à la messe... On va voir qu'ils ne sont pas à la messe, etc. Dans les petits villages, tout le monde se connaît. Donc être à la messe ou venir, c'est aussi une façon de participer, de s'intégrer. Mais disons que c'est quand même des choses qui sont de moins en moins vraies.* » (Leprince Fanny, Imbert Marion)

Du Dieu vengeur au Dieu d'amour

Les transformations récentes des pratiques religieuses se sont accompagnées d'une évolution des croyances. Ainsi, Dieu aussi a une histoire et change avec la société. Un prêtre âgé de plus de 75 ans décrit la prêtrise de sa jeunesse: « *Le jansénisme c'était : je ne suis pas digne hein. Moi je n'ose pas, je ne peux pas. De telle manière que moi par exemple, j'ai encore connu le temps, lorsque j'étais jeune hein, ben qu'on ne pouvait pas toucher au calice. Il fallait que le sacristain reçoive une autorisation pour toucher le calice. Que le linge qui était dans le calice, le purificateur, il fallait que le curé le lave lui seul dans un endroit à la fontaine de l'église, avec la table de crédence, que l'eau s'en aille dans le cimetière, avant que la bonne ou quelqu'un d'autre puisse laver le linge. Voyez, c'était un excès de... Comment dirais-je ? De puritanisme, un excès de dire : « Bon moi, j'ai peur. » Parce qu'on sortait de l'idée que Dieu était... Dieu faisait peur, parce que c'était un Dieu vengeur : « Je peux pas faire ça, parce que Dieu va me punir. » On a encore ça, - on entend encore ça par les grands mères hein - : « Tu fais pas ça, parce que Dieu va t'punir ». Ben oui, c'était une religion de la peur. Alors les gens avaient peur de toucher tout ce qui est... Bon, il fallait que ce soit une personne consacrée qui puisse toucher à cela. Et c'est pourquoi on communiait à la bouche. (...) La demande pour aller à la messe, c'est faire le devoir hein pour les personnes âgées. C'est toujours dans le système. Donc le système : « J'suis obligé. » Hein ? Si j'vais pas à la messe le dimanche, j'ai fait un péché mortel. Alors que la messe n'est pas en premier lieu une obligation. C'est une invitation de la part de Dieu, hein ? Pour rencontrer...»*

⁸ Le nombre des prêtres séculiers non incardinés s'élève à 7, celui des prêtres religieux à 24 et celui des diacres permanents à 14. Le total des prêtres en activité cette année là dans le diocèse s'élève à 168. Précisons aussi que la retraite des prêtres est (normalement) fixée à 75 ans. Mais en fonction de leur état de santé, certains continuent à célébrer des offices après cet âge.

Un véritable travail de conversion est donc à opérer avec ces pratiquants ancienne manière, afin notamment de les arracher à leur ritualisme et de les rendre plus actifs: « *Et c'est un petit peu dans cet esprit là que les personnes âgées vivent encore un petit peu. Notre mission, c'est d'amener les gens en disant : c'est très bien de venir à la messe, mais après la messe vous êtes en mission, vous êtes envoyés pour apporter la bonne nouvelle et agir en tant que chrétien. C'est-à-dire une certaine générosité, solidarité, bénévolat, etc. Pas penser uniquement à aller à la messe, mais aussi aux autres. Donc c'est notre rôle, mais c'est difficile à faire rentrer. Ça rentre très bien avec les enfants du caté. Parce qu'on insiste moins sur la présence à la messe, comme on faisait dans le temps, mais davantage sur la vie quotidienne.* » (Rabasse Stéphanie, Marques Aline)

Ces transformations dans les manières de « vivre la foi » sont manifestement plus aisées pour les nouvelles générations, scolarisées plus longuement. Et il est clair que l'évolution profonde de l'Eglise depuis Vatican II n'a pas été sans provoquer des traumatismes, plus particulièrement dans les populations les plus traditionnelles, et peut être aussi les plus dominées, moins habituées à « se remettre en cause » et à adopter une attitude réflexive vis à vis de leurs pratiques : « - Quelle différence peut-on noter entre la pratique religieuse actuelle et celle d'il y a 20 ans, s'il y en a bien sûr ? – *(Il réfléchit.) Et bien il me semble que c'est plus exigeant. Dans la mesure où on provoque les gens à se remettre devant eux-mêmes, à être en vérité. Et il faut même qu'on fasse attention, parce qu'on peut fragiliser des gens. Etant donné que, au fond, ce qui nous rassure souvent dans la vie, c'est de pratiquer un certain nombre de choses qui nous sont familières et de parcourir des chemins qui nous sont familiers. Alors on l'a fait, ou on ne l'a pas fait, mais on sait au moins où on en est. On voit des choses qu'on a faites. Donc c'est quand même dans la pratique que l'on s'épanouit. Alors, si on est trop cérébraux dans notre façon de faire réfléchir les gens, on les aide pas forcément. Ça, c'est un des inconvénients qui a suivi le Concile sûrement. Où on a remis en cause un certain nombre de choses, de manières de faire. On a fait disparaître des repères qui étaient familiers à beaucoup de gens, et ils ont été déroutés. Alors ceux qui savaient que c'était les prêtres qui provoquaient des remises en cause, ils avaient une foi assez enracinée qui n'était pas liée à telle ou telle manière de faire, et on a oublié que l'on vit d'un certain nombre de manières de faire. (...) la liturgie d'église, elle aussi a ses rites qui sont comme des repères. Alors si on les modifie, il faut faire attention. Il ne suffira pas de les expliquer. Mais en tous cas, il faudra du temps pour que les gens comprennent et ne s'y perdent pas finalement. Je crois aussi que des gens ont quitté l'Eglise dans la période des années 1970, où tout a été remis en cause, y compris la manière de célébrer les rituels. On entendait des réflexions, des gens qui se trouvaient déroutés, qui disaient qu'ils venaient chercher dans l'Eglise au moins des repères. Manque de pot, même dans l'Eglise ça avait bougé (rires).* » (Amsallem Marie, Debrée Laetitia)

L'évolution des pratiques religieuses vers une plus forte implication subjective, une intellectualisation, réflexivité croissantes, etc., (autant de caractéristiques qui ne sont pas sans évoquer le processus de « rationalisation » décrit par Weber), s'accompagne aussi d'une montée des injonctions à « l'authenticité », comme des assignations à devenir un sujet actif, libre et autonome⁹. Mais comme le souligne les deux extraits d'entretiens précédents, ce nouveau modèle de religiosité est plus ou moins accessible aux fidèles (et sans doute aussi aux prêtres, cf. l'article de Vissac Mélanie dans ce numéro), notamment en fonction de leur

⁹ Assignations que l'on retrouve aussi dans les sphères du travail, de l'éducation, de la culture, et dont on peut penser qu'elles trouvent une de leurs matrices intellectuelles dans les philosophies du sujet (nietzschéennes, sartriennes...), qui comme les religions visent aussi à orienter et donner un sens à l'existence humaine.

âge, comme de leur capital scolaire et culturel¹⁰. Ce qui, *a contrario*, fait apparaître le caractère socialement ethnocentrique de ces nouvelles pratiques.

Savoir lire, savoir prier...

Le souci « d’impliquer plus » les pratiquants lors des offices et autres cérémonies religieuses, ou de les faire « participer plus activement », se heurte ainsi à des obstacles sociaux et culturels très profonds, qui ne sont d’ailleurs pas sans rappeler les problèmes rencontrés par les enseignants, ou même les politiques¹¹. Un jeune prêtre officiant en milieu rural décrit la demande religieuse dans sa paroisse : « *Dans le pays de Z, on constate quand même une grande pauvreté culturelle... Pas beaucoup de recul, de réflexion sur la foi, pas beaucoup d’approfondissement... Manque de connaissances aussi bien sûr, manque de moyens pour agir. Par exemple pour trouver des lecteurs qui, non seulement savent lire, mais aussi osent lire. A côté de cela, il y a une grande richesse de coeur. Beaucoup de gens ont le coeur sur la main. Ils sont prêts à faire des tas de choses, plein de bonne volonté, mais des moyens quelques fois assez limités.* » (Bous Steve) Même constat dans une paroisse populaire urbaine : « Par contre, ces familles qui restent dans le fond, le niveau social c’est plutôt quoi ? C’est plutôt la classe populaire ? En fait, il y a des groupes sociaux différents au sein... - *Ah oui ! C’est sûr, surtout dans un quartier comme ici qui est très varié au niveau social, l’église en est le reflet. Après, c’est tout notre travail j’allais dire, de faire en sorte que ce soit une même communauté qui se rassemble, et que la différence, non pas ne paraisse pas, parce que de toute façon elle apparaît, mais ne soit pas un obstacle à la rencontre, à la prière. Je vois par exemple le week-end dernier, le groupe qui a animé la messe a permis à des gens du populaire d’avoir aussi leur place, d’être au devant de la scène de temps en temps. Que ce ne soit pas toujours celles et ceux qui ont le plus de capacités pour lire, pour animer, pour chanter.* » (Duarte Chritina, Ansqer Jérémy)

L’ambiance est très différente dans cette paroisse bourgeoise du centre de Rouen: « Observez vous des comportements différents au sein des messalisants ? *Oui, il y a un côté plus classique, traditionnel chez les CSP moins élevées. Il sont très ancrés sur une certaine tradition. Dans les CSP plus élevées, on cherche plus à être à la pointe du progrès. Enfin vous voyez je caricature un peu, mais un peu cette tendance là. C’est très vrai d’une église comme Saint Z. Enfin, la communauté ne recherche pas trop les trucs classiques. (...) Saint Z est plutôt jeune. Il y a beaucoup de jeunes couples. On a même un jardin d’enfants à la messe qui fonctionne bien le samedi soir. Y a pas loin d’une vingtaine de petits bambins.* » (Bonay Sébastien, Renault Elodie) De manière générale, il est apparu que les « demandes » adressées à l’Eglise, ainsi que le type d’engagement des prêtres, variaient notablement en fonction du public. Voici ce qu’en dit un jeune prêtre exerçant dans une paroisse où est implantée une industrie de haute technologie, employant nombre de cols blancs très diplômés : « Est ce que la population pratiquante a des comportement et des demandes religieuses spécifiques ?-

¹⁰ Cette évolution des pratiques religieuses explique peut être aussi le relatif regain d’intérêt que connaît aujourd’hui le monachisme en tant que modèle d’engagement religieux. En effet, et à la différence de la prêtrise par trop engagée dans le monde (et donc dans un « social » quelque peu plébéien), le monachisme offrirait un lieu plus propice à l’expression de la virtuosité religieuse. Sur ce point, voir l’article de Johann Pitte relatif à la communauté monastique de St Wandrille dans ce numéro, ainsi que la notice nécrologique de Dom Dalle, où la tension entre fonctions spirituelles et fonctions temporelles est particulièrement soulignée.

¹¹ Nombre de problèmes de sociologie des religions soulevés ici sont homologues à des problèmes rencontrés en sociologie de l’éducation, comme en sociologie politique. Concernant cette dernière, on peut notamment penser à la notion de *fides implicita*, concept d’origine religieuse, notamment mobilisé par Pierre Bourdieu pour décrire la remise de soi au parti des classes populaires, qui contraste par exemple fortement avec le « spontanéisme » d’une certaine ultra gauche post 68 (Cf. Bourdieu, 1981).

Alors, je vais parler pour la paroisse de Z, qui là aussi ne me semble pas forcément caractéristique de l'ensemble. Ici la grande demande, c'est une demande spirituelle. Dans le sens où ils ont besoin de prier et d'apprendre à prier. Ca c'est très frappant ici. Et dans d'autres paroisses, c'est plus une demande d'action sociale par exemple. (...) ils demandent à la paroisse et aux curés d'être spirituels. J'ai été très frappé par les gens qui m'ont dit, quand ils ont su que nous étions deux jeunes prêtres, enfin deux nouveaux arrivaient alors que les deux anciens partaient, ils ont dit : « On est prêt à changer, mais donnez nous des prêtres qui prient ! » Ca, c'est assez révélateur. Toutes les paroisses ne demanderaient pas ça ! (...) ici, ils sont conscients que c'est la prière qui est la source de la véritable opération du Christ. Parce que c'est Dieu qui agit au travers. Ici, je crois qu'ils ont bien saisi ça ! Donc une vie spirituelle qui après, doit rayonner dans la vie. Parce que ce sont ici des gens qui réfléchissent à leur vie. Je dirais : comment est-ce qu'ils vivraient en chrétiens dans ce monde, par rapport à leur travail, par rapport à leur foyer, etc. Ils réfléchissent beaucoup. Et ça, ils savent que c'est enraciné dans une relation, ils nous demandent ça. (...) il n'y a pas eu une messe quasiment, où j'ai pas eu deux, trois personnes qui sont venues me parler du sermon. Ils sont attentifs. (...) Ici ce que les gens demandent beaucoup, c'est qu'on leur donne l'enseignement de l'Eglise. (...) je crois que les personnes catholiques pratiquantes qui vont au rassemblement du dimanche, mais qui n'ont pas la pratique personnelle, enfin qui ne prient pas personnellement, qui n'ouvrent pas la Bible personnellement, qui ne contemplent pas ou ne méditent pas personnellement, je crois que là, il manque quelque chose. Il faut qu'il y ait des temps de relation personnelle avec le Christ. (...) Et les gens quand ils viennent le dimanche, ils ont besoin de se ressourcer, de voir du beau, de la belle musique, des belles choses, etc. Sinon, s'ils dépriment au sermon de la messe, je comprend qu'il y en ait plus beaucoup. Quand à la veillée pascale, on dit dans l'Eglise que c'est la plus grande célébration de l'année, parce qu'elle concentre tout le mystère. Tout est là ! C'est vraiment la plus grande, et la plus belle aussi ! Ah, oui. C'est la plus belle parce qu'il y a beaucoup de signes. » (Morel Karine, Aymeric Lefevre)

Ces évolutions des pratiques et croyances religieuses auraient néanmoins un résultat positif. En effet aujourd'hui : « *de plus en plus de gens qui viennent à l'église, qui sont en contact avec l'église, sont des gens qui viennent parce qu'ils croient à quelque chose.* » Nombre d'étudiants ont rencontré ce discours, qui en retour interroge sur les manières de croire d'autrefois. Comme le dit cet autre prêtre : « *Oui, ceux qui pratiquent, c'est vraiment ceux qui ont envie. C'est vraiment des croyants. Ca veut pas dire qu'ils étaient pas croyants avant, mais la pratique c'était : ils venaient là, parce qu'il fallait venir. Tandis que maintenant, c'est davantage pas conviction personnelle. Ca a beaucoup changé.* » Ces propos, comme ceux qui suivent, ne sont pas sans rappeler l'interprétation d'Henri Desroches (1984, p 46), se demandant si le phénomène contemporain de déchristianisation consistait en la perte d'une conviction, ou en la simple perte d'un costume : « *Ce que je crois, c'est qu'on est sorti d'une société catholique sociologique. Ce que je veux dire, c'est qu'avant tout le monde était baptisé, par tradition on se mariait à l'église, on était enterré à l'église. En ce qui me concerne, je ne suis pas pessimiste et je regrette pas. Je trouve que c'est plus intéressant aujourd'hui, parce que les gens qui disent qu'ils sont chrétiens le sont vraiment. C'est un choix de leur part. Et puis je suis sûr que le christianisme c'est d'abord ça ! Pour finir, je voudrais revenir sur une de vos questions. Vous m'avez demandé si je pensais que l'on pouvait parler de la déchristianisation. Moi, je crois que pour avoir une déchristianisation, il faut d'abord qu'il y ait une christianisation. Et là, je n'en suis pas tout à fait certain !* » (Mignon Julie, Levasseur Sylvain)

Mensonge des habitudes contre vérité subjective ?

« -Donc on peut distinguer deux types de population. Est ce une « formalité » pour l'une d'entre elle ? - *Pas forcément. Il y a des pratiquants réguliers qui sont de plus en plus convaincus, parce que c'est pas évident d'être pratiquant régulier.... Aujourd'hui, l'ambiance n'y pousse pas (rires). Je pense qu'il faut une conviction très enracinée, même s'il y en a encore qui le font peut être plus par habitude sociale. Mais c'est difficile de les juger, parce qu'on ne connaît pas le fond du coeur. Et puis, il y en a d'autres effectivement qui viennent très ponctuellement pour les grandes fêtes, ou bien pour les funérailles, les baptêmes, les mariages. On pourrait croire que c'est uniquement parce que c'est la coutume, qu'il le faut bien... - C'est une pratique sociale et culturelle ? - Peut être. Mais je pense qu'il y a plus que cela. Enfin, j'espère qu'il y a plus que cela. Moi je suis toujours assez optimiste, j'essaie de voir ce qu'il y a de mieux. - La France n'a t elle pas une culture chrétienne ? - Il y a ça certainement. Mais moi, j'essaie d'extraire de ça quelque chose de plus fort. - Ou bien les fêtes chrétiennes populaires, comme la Toussaint, sont une autre manière de montrer son appartenance, de manière un peu moins rigide ? - Oui, il y a beaucoup de gens effectivement qui me disent : « Je ne suis pas pratiquant régulier, mais ça ne veut pas dire que je n'ai pas la foi. Que je ne suis pas en recherche. Mais pour moi, pour l'instant, ça ne doit pas se traduire en obligations et en habitudes tous les dimanches, la messe... » Alors moi, j'essaie de faire comprendre que les deux sont possibles, la recherche personnelle et puis une dose d'habitude. Les deux peuvent coexister, même si ce qui compte effectivement, c'est la foi personnelle. (Bous Steve)*

Parallèlement à la montée de cette ferveur religieuse propre à une minorité de pratiquants, du reste difficile à évaluer quantitativement, l'Eglise catholique est aussi confrontée à une évolution/diversification de la demande, notamment portée par des croyants nouvelle manière souhaitant pratiquer « leur foi sans cadre », c'est-à-dire hors de toute contrainte tant dogmatique, qu'institutionnelle: « Vous avez des gens, ils croient... Ils continuent à avoir une croyance. Voyez ? Mais avoir une croyance, c'est pas avoir la foi en Jésus Christ. C'est tout à fait autre chose... Ils ont une croyance, je peux pas vous dire ce que ça veut dire. Ils ne vous la définiront pas, parce qu'ils ne le savent pas eux mêmes. Mais, mais, mais, je dis : c'est là toute la différence. (...) Bon, à nous de les aider à redécouvrir ce qu'ils sont. Oui, parce que souvent derrière tout ça, il y a une grand ignorance. Je ne dis pas qu'on ignore tout, mais on ignore à peu près tout. » (Philippe Serge, Rosette Pascale) Cette « ignorance » religieuse, ou ce défaut d'explicitation, ne manquent pas de faire réagir ces spécialistes du *credo* et de la mise en forme systématique de la croyance que sont les prêtres. Elle s'accompagne aussi de la montée d'une sorte de « consumérisme religieux », où les différentes religions sont dépareillées et placées en concurrence, ou comme mises au banc d'essai, par les profanes, l'Eglise catholique ayant, pour parler comme Weber, perdu depuis longtemps le monopole de la délivrance des biens de salut et devant satisfaire simultanément des attentes très diversifiées, correspondant aux différents segments de son public¹². Ce qui n'est d'ailleurs pas sans lui poser des problèmes de positionnement général et peut à nouveau être rapproché de l'expérience pédagogique, ou politique, ordinaire (« hétérogénéité » des publics et des groupes sociaux destinataires du message pédagogique, ou politique).

¹² D'où l'existence d'actions catholiques spécifiques pour les différents milieux (action catholique ouvrière, en milieu indépendant, rural, pour les jeunes, etc.) et d'une politique, plus ou moins raisonnée, de placement des prêtres en fonction de leur profil entre les différentes paroisses.

De Jésus Christ à Bouddha, et inversement

« - Les fidèles n'ont donc plus la même rigueur dans l'application des rites ? Par exemple la confession est en perte de vitesse j'imagine ? - *Complètement, ça c'est sûr. Très peu se confessent, comme pour le carême... Tout ce qui est pratique, oui effectivement. Bon en fait, j'ai l'impression que pour un certain nombre de gens, ils ont leur petit univers religieux à eux. Ils bricolent. Y en a qui bon... Je vois des gens par exemple, qui vont du christianisme au bouddhisme assez facilement. J'ai un peu l'impression que quelques fois, on bricole son univers. Comme au supermarché, on a son caddie, on prend ce qui nous plaît, etc.* - Mais le bouddhisme, ce n'est pas plus une quête de spiritualité plutôt qu'une religion en soi ? *Oui, on peut dire ça. En fait, les gens qui vont vers le bouddhisme, ils y vont parce que finalement ils n'ont pas trouvé dans l'Eglise la... une qualité de retour sur soi, de recueillement, de méditation, de silence intérieur. Et ils vont chercher ça dans le bouddhisme. Et puis en même temps, comme le bouddhisme c'est vrai c'est une sagesse, c'est moins une religion, et bien ils peuvent très bien dire qu'ils sont chrétiens, mais que pour eux le bouddhisme est une voie qui... Alors que c'est sûr que l'appareil de l'Eglise, sauf peut être pour les phénomènes comme les JMJ, où tout à coup les jeunes s'engouffrent pour se retrouver dans un grand rassemblement comme ça. Mais je crois pas que l'appareil de l'Eglise soit très attractif pour la population.* » (Benoumeur Jimmy, Cardona Gil Emmanuel)

Ce type de « bricolage » (parfois corrélé avec des soucis et des pratiques thérapeutiques, alimentaires, ou autres : yoga, gymnastique douce, nourriture « bio », développement du « potentiel humain », etc.)¹³, qui semble préférentiellement porté par les fractions intermédiaires du monde social¹⁴, est associé aussi à une forme d'individualisme qui ne s'embarrasse pas toujours d'une pratique collective. Le problème étant que, comme l'ont souligné nombre de prêtres, - pour le coup très durkheimiens-: « *on est pas chrétien tout seul. Parce que là, il y aurait quelque chose qui ne fonctionnerait pas : il aurait sa petite foi à lui, mais, ça peut être tout à fait honorable et respectable, mais c'est pas la foi de l'Eglise*¹⁵. (...) *Enfin, je ne mettrai pas le label chrétien partout quand même. Etre chrétien, c'est quand même autre chose, c'est vraiment pouvoir se revendiquer comme disciple de Jésus Christ. Et là par contre, c'est quand même un nombre plus restreint actuellement de personnes qui ont cette connaissance là. (...) Je crois qu'il y a quand même une tendance pour tout être humain au retour de la religion naturelle et du paganisme. Le paganisme c'est ça. C'est l'homme qui de toute façon va avoir peur un peu des éléments disons, sans se référer à une révélation.*» (Monnier Alexis, Matura Evangeline)

Ce retour du « *paganisme* » conduit les prêtres à s'interroger sur la manière dont on « fabrique » aujourd'hui un « catholique », et par là même à faire preuve d'un constructivisme très d'époque : « *A mon avis, on ne fait pas des chrétiens uniquement par transmission de*

¹³ L'ouvrage d'Isabelle Richet, La religion aux Etats-Unis (2001) décrit bien le passage des religions centrées sur Dieu, à des religions centrées sur un individu poursuivant d'abord « l'accomplissement de soi », ou de son « potentiel personnel », lequel objectif s'accorde d'ailleurs parfaitement avec les impératifs de l'individualisme entrepreneurial moderne.

¹⁴ Voir dans ce numéro la description d'un office Zen.

¹⁵ Comme l'écrivait Durkheim dans Les formes élémentaires de la vie religieuse : « *les croyances proprement religieuses sont toujours communes à une collectivité déterminée qui fait profession d'y adhérer et de pratiquer les rites qui en sont solidaires. Elles ne sont pas seulement admises, à titre individuel, par tous les membres de la collectivité ; mais elles sont la chose du groupe et elles en font l'unité. Les individus qui la composent se sentent liés les uns aux autres, par cela seul qu'ils ont une foi commune.* »

génération. Avant oui. On naissait : on était français, catholique... Cela faisait partie du programme d'entrée. Je crois qu'aujourd'hui, on a une certaine idée de la liberté qui fait que chacun est plus renvoyé à lui même. Du coup, on tombe aussi dans l'individualisme. C'est-à-dire que ce que fait l'autre, ne m'intéresse pas. C'est pas mon problème. C'est son truc, et moi je fais mon truc dans mon coin. » (Duarte Christina, Anquer Jérémie) Paraphrasant et complétant Simone de Beauvoir, on pourrait dire qu'aujourd'hui on ne naît plus chrétien, ou catholique, mais qu'on le devient : *« parce qu'on sent qu'on a cette foi là. »* Ne pouvant plus compter sur la tradition, - la transmission étant sur ce point en crise -, l'Eglise doit donc faire appel à « l'engagement », à l'adhésion personnelle et volontaire de chacun, nécessairement plus aléatoires, ce qui tend d'ailleurs, - si on reprend l'opposition wéberienne de l'église et de la secte -, à rapprocher la première de cette dernière. L'Eglise doit donc « proposer » comme l'ont dit nombre de prêtres, et par là même s'exposer à être rejetée, ou pire ignorée¹⁶. Mais « choisit-on » d'être français, catholique, homme, femme, ou de tel ou tel milieu ? La crise du catholicisme met alors en évidence l'arbitraire culturel qui est au fondement de l'adhésion à toute croyance religieuse. Comme le remarquait déjà Pascal en son temps : *« Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au delà. »* Il est étonnant alors de voir la Vérité dépendre à ce point des contingences géographiques...

Crise des vocations, rationalisation et privatisation de la sphère religieuse

Après avoir décrit l'évolution des pratiques, comme des croyances, nous souhaiterions pour finir évoquer les interprétations mobilisées par les prêtres pour expliquer ces évolutions, et notamment la crise des vocations qui en est solidaire.¹⁷ A les en croire, un événement a joué un rôle clef dans ce processus : mai 1968 : *« 1968 a tout bouleversé. Tous les gens se sont remis en question, comme tous les étudiants. Ca a commencé par là. Si bien que les séminaristes se sont également posés des questions. Y en a beaucoup qui sont partis. Même des prêtres qui ont quitté, parce qu'ils disaient : « J'étais conditionné dans mon enfance, tout le monde pratiquait, j'ai fait comme tout le monde, j'ai pas vraiment réfléchi. Donc c'était pas vraiment en pleine liberté d'esprit. »* (Rinstad Gunilla, Balet Aymeric) Ainsi en 1968, des prêtres lancent un mouvement contestataire intitulé « Echanges et dialogues » réclamant notamment le libre accès au travail salarié, au mariage, ainsi qu'à l'engagement politique. De même, les départs de prêtres doubleront après 1968.¹⁸

¹⁶ Voici ce qu'en dit un jeune prêtre exerçant dans un quartier populaire : *« Les gens sont devenus beaucoup plus individualistes et la pratique religieuse est une pratique communautaire, donc il y a un écart. La laïcisation comme on dit, fait que pour certains, il est de bon ton de ne pas être chrétien. Car être chrétien, ça veut dire ne pas être libre. – Et vous pensez que c'est encore vrai cette mentalité ? – Bah forcément, je dis non. Il y a beaucoup moins de ce qu'on appelle des « laïcards », c'est-à-dire des gens comme on dit : qui bouffaient du curé. Il y en a quand même forcément moins. Mais à la limite, j'allais dire dommage. Parce que quand il y avait cette réaction là, il y avait au moins cette réaction là. C'est-à-dire que l'Eglise comptait. Mais maintenant, les gens sont indifférents. Et c'est là où c'est dramatique, dans la mesure où il y a plus de... »* (Bouaziz Nora, Celebi Dilek)

¹⁷ Les prêtres séculiers sont passés de 41.642 en 1960 à 28.175 en 1985, soit une baisse de 30% en 25 ans. De même en 1985, 60% des prêtres avaient plus de 60 ans (cf. Djider, Marpsat, 1990). En 1975, on comptait aussi 104.330 personnes vivant en communautés religieuses, contre 87.324 en 1982 et 70.280 en 1990. Ces personnes sont d'ailleurs majoritairement des femmes (78,7% en 1990) (cf. INSEE, 2001, p 111) Plus localement, et concernant le diocèse d'Evreux, on sait que celui-ci comptait 217 prêtres en 1970, contre 92 en 1995. Une projection démographique réalisée en 1995, et tablant sur un effectif de 10 ordinations, donnait un total de prêtres de moins de 70 ans s'élevant à 31 en 2005... (Source : Annuaire diocésain des années considérées)

¹⁸ Un prêtre ordonné au milieu des années 1960 raconte : *« Certains ont quitté, pourquoi moi je suis resté ? Je ne regrette pas d'être resté, mais je comprend ceux qui sont partis, parce que... Une des motivations qui nous*

« Tout le monde s'est mis à réfléchir. »

Les enquêteurs interrogent un prêtre d'origine rurale et populaire âgé de 70 ans exerçant en milieu urbain sur la crise des vocations : «- Là, on a trouvé quelques chiffres. Par exemple le nombre d'ordinations de prêtres était de mille par an il y a 50 ans contre 120 aujourd'hui. - *C'est pour la France ?* - Oui, oui... - *Ah, oui...* - Comment expliquez vous cette différence? - *(Silence). Ben personnellement, quand j'ai été ordonné prêtre, on était 30 et quelques le même jour. - C'était énorme ! - Oui, si bien qu'il y avait des prêtres partout, dans toutes les églises. Et même plusieurs dans certaines églises, même s'ils n'étaient pas religieux. Dans mon pays natal à cette époque, il n'y avait que 3.000 habitants, à peu près, pour trois prêtres. Maintenant, il y a 6.000 habitants et il n'y en a qu'un. - Ca doit jouer un rôle sur le travail de vos collègues dans les campagnes, ils ont plus de tâches qu'avant ?* -*Oui, c'est beaucoup plus difficile. Parce qu'ils doivent gérer différentes communes. -Vous le ressentez moins, vous qui êtes en ville ?* -*Oui, on le ressent beaucoup moins. Parce que le même prêtre en campagne, il peut avoir 10 ou 15 communes...*-Et il y a des églises qui ferment en plus ! -*Ou alors ils ont un office, selon qu'ils célèbrent un mariage ou un baptême. C'est sûr que c'est difficile à gérer tout ça. D'où cela vient qu'il y ait... Je sais pas. Il y a eu mai 68 qui a été une coupure franche au niveau des vocations. - Il y a eu un changement... - C'est pas seulement les étudiants, c'est toute la société. Tout le monde s'est mis à réfléchir. Je sais pas, avant on suivait plutôt. A partir de ce jour là, il y a eu...* - Une prise de conscience ? - *Oui, une prise de conscience. Alors donc autrefois dans les familles, quand il y avait un prêtre c'était normal ! Tandis que maintenant, c'est vraiment une exception (silence). Dans le diocèse de Rouen, il y a eu cette année 3 ou 4 ordinations. »* (Abou Farih Kamal, Béalet Julien, Jamet Ludovic)

Ce recul généralisé de la croyance et de l'engagement, qui se traduit notamment dans la chute des vocations, est interprété soit moralement, soit philosophiquement. Voici par exemple ce qu'en dit un prêtre de l'agglomération rouennaise : « *à mon avis, il y a une caractéristique majeure, c'est la montée de l'individualisme et de l'égoïsme qui sont ambiants dans les systèmes matérialistes (...) c'est l'individualisme, l'égoïsme dans cette société matérialiste où, ma foi, il n'y a guère que l'argent qui prime au détriment de la personne humaine, des formes de vie plus généreuses, plus motivées, plus engagées au service des pauvres.*» (Chadeix Edwige, Mallet Christelle). La condamnation du « matérialisme » est un discours récurrent. Voici ce qu'en dit un autre prêtre : « *aujourd'hui, nous vivons dans un monde matérialiste où tout s'achète, tout se vend. Et quiconque n'adhère pas à ce mode de pensée unique est accusé d'archaïsme. »*

aident beaucoup à tenir la route, c'est la conscience que l'on a que beaucoup de gens comptent sur nous. Donc s'il y a des désirs de partir, de réaliser sa vie autrement, il y a les gens... On ne peut pas décevoir les gens qui en ont besoin. Alors ça, c'est une aide. Et de fait, les départs de prêtres, ça ne fait pas tant de dégâts chez les collègues prêtres, que chez les paroissiens. Je me rappelle quand je suis arrivé à Z, il y avait un départ de prêtre. Et je me rappelle que c'était moi qui l'avait annoncé (...) Il y avait des larmes dans l'assemblée, parce que ça révélait de vieux souvenirs aux paroissiens qui avaient connu d'autres départs. C'est vrai, ça fragilise les chrétiens eux-mêmes. Parce que l'engagement du prêtre c'est une chose, mais c'est comme le mariage qui est une forme d'engagement que les gens vivent comme ils peuvent. Et au fond, c'est souvent la fidélité des autres qui aident à tenir dans sa propre fidélité. Alors pour moi, c'est un élément de réflexion qui m'a souvent aidé à dire : « Je n'ai pas le droit de partir. » (Amsallem Marie, Debrée Laetitia)

Cette interprétation moralisante est contrebalancée, ou nuancée (le dosage entre ces deux interprétations variant selon les prêtres, leur âge, leurs orientations théologiques, politiques, etc.), par une interprétation plus philosophique. Un jeune prêtre exerçant en milieu rural, et qui manifestement réfléchit intensément à ces questions, explique: « *il est certain que la référence de notre société, aujourd'hui, ce sont les Droits de l'homme et non pas la relation à Dieu. (...) Alors l'autre grosse évolution dans notre société, c'est ce qu'on appelle la sécularisation, la laïcisation aussi. C'est que désormais l'individu s'autorise à penser par lui-même*¹⁹. D'où la crise de toutes les institutions. La crise que rencontre la religion catholique est la crise même de toutes les institutions aujourd'hui dans notre société occidentale. C'est-à-dire qu'il faut recomposer avec des individus qui disent désormais : « Ce que je crois être la vérité, c'est ce que j'aurais expérimenté et non pas ce que Dieu me dit. » Voilà donc, c'est toute la crise de transmission. Ce n'est pas uniquement une crise de la foi, ou de Dieu. C'est moi, en tant qu'individu, comment je peux mettre ma confiance dans quelque chose que je n'ai pas expérimenté ? - Et ça vient peut être de l'éducation des parents aussi ? Il y a peut être moins d'éducation religieuse qu'avant ? Peut-être, oui. Mais ce n'est pas la crise profonde. La crise profonde, ce n'est pas la crise de l'éducation. C'est une crise de transmission. C'est-à-dire que l'individu, je le répète, n'accorde sa confiance qu'à ce qu'il a expérimenté par lui-même. Et non à ce qui lui a été transmis. (...) Mais la crise profonde n'est pas la crise des vocations. C'est dans la vocation au sens large. Comment aujourd'hui un individu peut-il se sentir appelé à donner sa vie pour quelque chose dans laquelle il croit, il croit (rires). Voilà ! C'est une question de l'orientation des individus. » (Fauconier Adélaïde, Le Roux Aurore)

Cette « recomposition » et ce recentrage religieux, expressions du mouvement d'autonomisation et de privatisation de la sphère religieuse propre aux sociétés modernes (cf. Weber), s'opère notamment sur la base d'un pragmatisme généralisé (perceptible notamment au travers des nouvelles formes de religiosité : plus concrètes, plus expérimentales, et dans un même mouvement plus réflexives et intellectualisées, car portées notamment par des couches sociales plus éduquées), qui fait que les institutions, l'Eglise, l'Etat, la famille, etc., sont de moins en moins conçues comme des fins en elles mêmes, que comme des moyens au service de la réalisation des « potentialités » subjectives de chacun. L'engagement dans la prêtrise est d'ailleurs souvent comparé à l'engagement dans le mariage, autre institution en crise²⁰. Et cette comparaison permet notamment de se demander dans quelle mesure la croyance religieuse, - comme l'amour censé dans nos sociétés fonder le couple et la famille -, sont intégralement contractualisables, et pose corrélativement la question de la temporalité propre à ces différents engagements : « *Une des difficultés pour s'engager dans le mariage, c'est la durée. Il en est de même pour la prêtrise, comme pour tout type d'engagement. D'ailleurs*

¹⁹ Cette idée du « penser par soi-même » n'est pas sans rappeler le paragraphe introductif fameux de l'article de Kant intitulé « Réponse à la question : qu'est ce que les Lumières ? », où celui-ci écrit : « *Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières.* » (Cf. Kant, 1991, p 43) Et de fait, on sait qu'à côté de leur formation proprement théologique, les prêtres reçoivent aussi une formation philosophique. Concernant les rapports entre rationalisme et individualisme, on peut aussi rappeler ici la proposition de Durkheim selon laquelle le rationalisme, dont les Lumières sont une expression, n'est qu'un des aspects de l'individualisme, et plus précisément qu'il s'agit de son aspect intellectuel (Durkheim, 1987).

²⁰ La fréquence de cette comparaison fait penser qu'on a à faire ici à un « topo » diffusé par l'institution. Interrogeant les prêtres sur leur vocation, il est frappant d'ailleurs de constater le rôle important joué par les mères dans celle-ci. Et tout se passe comme si, au final, ces prêtres s'étaient donnés à « notre sainte mère l'Eglise ». Le même phénomène a été observé par Johann Pitte à propos des moines (cf. son article dans ce même numéro).

moi, ça m'arrive de parler de mon propre engagement comme prêtre, quand je discute avec des couples fiancés qui préparent leur mariage. Je leur dis que se marier, donc s'engager dans la durée, c'est un acte de foi. (...) il reste quand même que l'avenir ne nous appartient pas (...) Alors moi, j'ai hésité l'avant dernière année de mon séminaire. J'étais en retraite pour réfléchir et finalement au bout de la retraite, le prêtre qui m'accompagnait m'a simplement dit : « Bon, je ne vois pas de contre indication, quoi que vous décidiez. » (il rit) (...) Et donc, ma seule raison d'y aller, c'était de croire que celui qui m'appelait ne me laisserait pas tomber. Donc c'est un acte de foi. Et j'en reviens à votre question : est ce que c'est possible, pour des jeunes d'aujourd'hui, d'accomplir cet acte de foi ? » (Amsallem Marie, Debrée Laetitia)

Selon ce prêtre, pour qu'un engagement advienne et dure, il faut une croyance (ou ajouterons nous une habitude de la croyance et de la foi, liée par exemple à la tradition, à une pratique et à un héritage religieux familial, etc.)²¹. La croyance, la foi, est ce qui permet de sortir de l'instantanéité du pur présent de la conscience subjective, pour construire un avenir relativement stabilisé. Ou dit autrement, un engagement qui trouve ensuite dans la pratique le moyen de se dépasser en tant que pur moment, ou simple volition subjective, pour passer dans l'objectivité, c'est-à-dire acquérir une existence transcendante à cette même conscience, comme à ses limites temporelles. Laquelle objectivité, ou chose « instituée »²² dans l'acte même de croire, peut à son tour être perçue comme une nouvelle limite, ou une aliénation pour employer un terme hégélien, par cette conscience²³. Cette contradiction n'étant d'ailleurs pas sans rappeler l'humeur anti-institutionnelle qui s'est développée dans nos société après 1968 et très vive encore aujourd'hui. On aurait là une traduction théologico-philosophique, et individualiste, des thèses sociologiques selon lesquelles le monde social est notamment fondé sur la croyance collective, la croyance étant indissociablement un acte et une idée produits collectivement, ce qui lui assurerait son caractère performatif et garantirait la permanence ; et donc la stabilité dans le temps ; des identités, comme des institutions sociales, qui seraient à la fois fondées dans « les choses » pour employer le langage de Durkheim, comme dans les consciences. Du reste, Durkheim montre bien dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* comment la croyance collective en Dieu est une croyance performative, qui fait advenir conjointement Dieu et la communauté des croyants.

Pour conclure, nous voudrions souligner le rôle décisif joué depuis 50 ans par les progrès de la scolarisation dans la mise en crise du mode de production, et de reproduction, de la croyance religieuse catholique, comme des groupes sociaux et institutions concernés. En effet, les évolutions décrites ici (effondrement des pratiques religieuses, chute des vocations, diversification de la demande, rationalisation, privatisation et contractualisation de la foi) ont manifestement été favorisées par l'augmentation très forte des taux de scolarisation²⁴. Dans

²¹ En effet, on sait que : « la pratique assidue d'une religion semble en fait avant tout héritée de celle de ses parents ». (cf. Niel, 1998, p 3). De même, nous avons remarqué que la plupart des prêtres rencontrés venaient de familles religieuses pratiquantes, la disparition de ce type de famille tarissant de fait le flux des vocations.

²² Ces choses instituées, produits de la pratique individuelle et collective, peuvent être ou devenir des institutions, et donc se cristalliser plus ou moins fortement en « choses », susceptibles ensuite d'offrir une « résistance » plus ou moins forte aux consciences individuelles. Durkheim (1963, XXII) appelle d'ailleurs « institution » : « toutes les croyances et tous les modes de conduites institués par la collectivité » et ajoute que la sociologie peut être définie comme « la science des institutions, de leurs genèse et de leur fonctionnement. » Au travers de ce débat, on mesure mieux l'apport décisif de la sociologie des religions à la sociologie générale.

²³ Sur la dialectique du subjectif et de l'objectif et pour une critique du point de vue de la « belle âme romantique » qui répugne à toute aliénation dans le monde des choses, et donc de la pratique, par définition inférieur à l'idéal (Hegel, tome 1, p 292 et suivantes, 1941) .

²⁴ « La durée des études s'est considérablement allongée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Moins de la moitié des jeunes de 14 ans étaient scolarisés en 1946 et, cinquante ans plus tard, plus d'un jeune sur deux est

La vocation, conversion et reconversion des prêtres ruraux (1978) Charles Suaud décrit bien le rôle capital joué autrefois par les petits séminaires dans la « fabrication » des prêtres et la concurrence que représentera le développement de l'enseignement secondaire laïc en milieu rural, via notamment le système des C.E.G (collèges d'enseignement général), puis des C.E.S, qui contribuera notamment à vider les séminaires. De même, il est remarquable ici d'entendre les prêtres évoquer spontanément mai 1968 comme moment clef de ce processus, sachant que le mai universitaire est consécutif d'une augmentation rapide et massive des effectifs étudiants²⁵.

La hausse générale du niveau de formation et la diffusion généralisée de l'esprit scientifique nous semble, sur un très long terme²⁶, avoir joué un rôle essentiel dans la remise en cause tant intellectuelle que pratique de la tradition religieuse, notamment dans son versant le plus ritualiste et autoritaire, au travers notamment de ce processus de privatisation de la croyance. De même, on peut penser que l'idée et le culte du « personnel », notamment inculqués par l'école, ont favorisé cette évolution et la propension au « bricolage » religieux évoqué plus haut. Un des autres intérêts du rapprochement entre sociologie de la religion et sociologie de l'éducation (mais un rapprochement avec la sociologie politique serait sans doute tout aussi instructif) est qu'il permet de relativiser la crise de la « transmission » évoquée plus haut. En effet, il est manifeste que si crise de transmission il y a, celle ci concerne d'abord la culture et la pratique religieuses, tandis que la culture reconnue par le système scolaire par exemple continue toujours de s'hériter et de se transmettre. En fait tout se passe comme si cette culture n'avait plus cours, car plus de marché potentiel, et notamment professionnel, la simple demande de rites occasionnels, et celle plus diffuse et multiforme de religiosité ou de « spiritualité » nouvelle manière, ne suffisant guère pour assurer sa pérennité institutionnelle dans un contexte de mise en concurrence généralisée des offres religieuses.

Le déclassement d'une profession

Un prêtre exerçant dans une paroisse populaire parle du statut social des prêtres : *« autrefois le prêtre, c'était un notable. Donc, il y avait une part d'ambition, de reconnaissance de voir un enfant devenir prêtre. Pour un tas de familles, c'était quand même un honneur. - Et pourquoi justement ça disparaît ? Nous, on préfère être quelqu'un parmi les autres, etc. Et puis les gens sont plus proches de nous. Autrefois, le curé c'était quelqu'un de craint. Alors ça joue aussi certainement dans la baisse des vocations. Parce que même si pour un jeune, ça pouvait être un point de départ de se dire : «Après tout, c'est une carrière qu'on peut envisager, qui est assez en vue de devenir prêtre. » Aujourd'hui, je veux dire que ce n'est pas une carrière en vue. Faire 6 ou 7 ans d'études pour gagner le SMIC, vous n'avez pas beaucoup de candidats²⁷... Ca, c'est clair ! Et puis pour travailler 24 heures sur 24 ou presque, il faut que ça vienne de soi. C'est sûr qu'on a rien qui peut donner envie comme ça.*

en cours d'études à l'âge de 20 ans : en cinquante ans, la durée médiane des études a doublé, passant de 7 ans à 14 ans. » (cf. Estrade et Minni, 1996, p 1)

²⁵ Pour une analyse du mai universitaire (Bourdieu 1984, notamment le chapitre intitulé : «Le moment critique»). Sur les liens entre expansion du système scolaire, apparition des « intellectuels », et mouvements révolutionnaires (Charle, 1996) .

²⁶ En effet, la temporalité de ce genre de processus est lente et la forte inertie des institutions font que des révolutions scolaires par exemple, manifestent pleinement tous leurs effets que bien des années plus tard.

²⁷ Signalons ici que dans la nomenclature des catégories socioprofessionnelles de l'INSEE, les prêtres (autrefois classés dans la catégorie « autres » avec les artistes, l'armée et la police...) sont depuis 1982 classés dans le groupe des professions intermédiaires, soit entre les professions intermédiaires de la santé et du travail social et celles administratives de la fonction publique.

C'est par conviction. Il y a aussi la mentalité générale, où un engagement à vie dans une action, comme le rôle de prêtre, est difficile aujourd'hui, parce que tous les engagements sont difficiles. - C'est vrai, nous on voit aujourd'hui les gens changer de boulot au moins trois fois. - Exactement. On imagine plus avoir un boulot pour toute la vie, un mari ou une femme pour toute la vie, une maison pour toute la vie, c'est fini ! Alors que le prêtre soit justement l'homme de la fidélité, de la durée, c'est son rôle, c'est ce qu'il symbolise effectivement. Mais il est complètement à contre courant de la société. Alors, il faut vraiment avoir envie pour vivre en contradiction avec la mentalité générale. Il faut avoir une certaine dose d'esprit de contradiction pour être prêtre²⁸. Peut être qu'il n'y a pas assez de gens qui l'ont. » (rires) (Duarte Christina, Ansquer Jérémy)

Enfin, il nous semble que le rapprochement avec la sociologie de l'éducation, comme l'approche empirique développée ici grâce au concours des étudiants, présentent l'avantage d'éviter d'aborder la question de la déprise et des mutations du religieux dans les sociétés modernes, de façon par trop métaphysique ou prophétique, en invoquant par exemple les métamorphoses d'une « subjectivité », ou d'un « individualisme moderne », réifiés et érigés au rang de principes métaphysiques, et permettent de rapporter ces évolutions (comme celles d'ailleurs de « l'individualisme moderne ») à des évolutions proprement sociales²⁹. Ce qui, par définition, nous semble être la tâche même du sociologue qui, comme le disait encore Durkheim, se doit d'expliquer le social par le social³⁰. Mais il est clair qu'ici, un tel travail est à peine esquissé.

²⁸ L'éloignement progressif de l'Eglise catholique du pouvoir temporel pourrait contribuer à augmenter son autonomie, sa capacité critique. D'attestaire le catholicisme pourrait alors devenir contestataire. Certains prêtres ont parlé à ce propos de chance à saisir : *« Je soutiens que l'Eglise a toujours un rôle à jouer par rapport à une tendance, une opinion publique, de se replier sur elle même, accepter que les gens soient sans droits, sans papiers, etc. Je crois que l'Eglise là, elle a toujours un rôle finalement. Elle est libre (...) et à mon avis l'Eglise devrait être plus courageuse et prendre position quand la dignité des personnes est en cause (...) je crois que le passage que vit l'Eglise aujourd'hui, à mon avis c'est un peu l'opération vérité quoi. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, où elle a perdu un certain nombre d'appuis sociaux institutionnels, etc., elle est appelée à retrouver la radicalité de ce qu'elle vit. A savoir l'Evangile, la bonne nouvelle du Christ, la proximité des pauvres, la défense de la personne humaine. »* (Benoumeur Jimmy, Cardona Gil Emmanuel)

²⁹ Pour une analyse sociologique de cet individualisme (Durkheim, 1987).

³⁰ Il est manifeste aussi que certains objets particulièrement « élevés » ou « spirituels », comme la religion, l'art ou la culture, tendent à favoriser le développement de discours philosophant ou prophétiques, indépendants de tout ancrage empirique. Quand on parle de religion, rester « les pieds sur terre » est souvent difficile.

BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU.P, (1981), « La représentation politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N° 36/37.

BOURDIEU.P, (1982), « Le langage autorisé : les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel », in *Ce que parler veut dire*, Fayard, p 103 à 119.

BOURDIEU. P, (1984), *Homo academicus*, Minuit.

CHARLE.C, (1996), *Les intellectuels en Europe au XIX siècle*, Seuil.

DESROCHES.H, (1984), *Sociologie religieuse*, PUF.

DJIDER.Z, MARPSAT.M, (1990), « La vie religieuse : chiffres et enquêtes », *Données sociales*, p 376-384.

DURKHEIM. E, (1963), *Les règles de la méthode sociologique*, PUF.

DURKHEIM. E, (1987), « L'Individualisme et les intellectuels », article reproduit dans *Les sciences sociales et l'action* », présentation de Jean-Claude Filloux, PUF.

DURKHEIM.E, (1991), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF.

ESTRADE.M, MINNI.C, (1996), « La hausse du niveau de formation : la durée des études a doublé en cinquante ans », *Insee Première*, N° 488.

HEGEL. G.W.F, (1941), *La phénoménologie de l'esprit*, Aubier.

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE ET DES ETUDES ECONOMIQUES, (2001), *Annuaire statistique de la France*, INSEE, 104^e volume.

KANT.E, (1991), « Réponse à la question : Qu'est ce que les Lumières ? », in *Vers la paix perpétuelle et autres textes*, GF Flammarion.

NIEL.X, (1998), « L'état de la pratique religieuse en France » *INSEE Première*, n° 570.

PASCAL.B, (1962), *Pensées*, Point Seuil.

RICHET.I, (2001), *La religion aux Etats-Unis*, PUF, Que sais-je ?

SOULIE C. (2000), « Des apprentis sociologues à l'église : Une étude comparée du rapport à l'objet en sociologie », *Cellule GRIS*, N°6, juin 2000, p 59 à 97.

SUAUD.C, (1978), *La vocation, conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Minuit.